

De ces trois tâches, celle qui me paraît exposée de manière à intéresser le lecteur, quel qu'il soit, c'est la deuxième; on y trouvera des lieux communs, assurément, mais écrits avec une telle familiarité de bon sens et de goût, qu'on serait presque disposé à les accueillir.

F. Bd.

Vilfredo PARETO, *Traité de sociologie générale*, édition française, revue par l'auteur, par Pierre Boven; volume I; in-8°, LXII et 784 pages; Payot, Paris, 1917; 15 fr.

Énorme recueil de faits, où les notes ne sont pas plus à négliger que le texte du *Traité*. L'auteur procède à la manière du naturaliste qui observe patiemment tel organe, puis tel groupe d'organes, puis tel organisme complet et qui, sur le tard de sa vie, classe non moins patiemment ses observations, les compare entre elles et essaie d'identifier, très prudemment, une, ou deux, ou trois conclusions générales. Et ainsi, il semble bien que cette *sociologie générale*, qui est positive, puisque c'est une science de faits, sans pour cela être positiviste, échappe aux objections que l'on adresse d'ordinaire aux sociologues contemporains, d'être de grossiers métaphysiciens, inférieurs à tout ce que la pensée universelle a pu produire dans le champ, aussi vaste que stérile, de la pure spéculation. A ce point de vue, on lira avec intérêt les pages acerbes et vigoureuses consacrées à la démolition du père de la sociologie française moderne, A. Comte (p. 519 et sq.). Ce qui plaira sans doute aussi au lecteur, c'est le souci que l'auteur a de dégager sa sociologie de toute préoccupation morale. La morale, science des devoirs, ou simplement des mœurs, n'est pas le commencement de la sociologie, pas plus qu'elle ne doit être celui de l'esthétique. Morale et sociologie sont indépendantes, parallèles si l'on veut, mais bien distinctes; on n'aperçoit point leur confluent. Ceux que M. V. Pareto nomme avec mépris les *vertuistes*, c'est-à-dire ceux qui font maladroitement la police des mœurs, dans les rues, au théâtre, etc., autrement dit les disciples du sénateur Bérenger, passent de bien mauvais quarts d'heure (pp. 4, 117, 746). — Si M. Salomon Reinach est abondamment cité et combattu en particulier pour ce qui a trait à la magie primitive (p. 391), ni Espinas ni Durkheim ne sont nommés. — S'il y a beaucoup de catégories et de sous-catégories dans ce gros volume, cela tient à la méthode même de l'auteur; on voit mal d'ailleurs comment il eût pu faire autrement, entouré qu'il était d'une masse de faits dont il n'a pas voulu être accablé et dont il a réussi à ne pas nous accabler; une table analytique des matières et une table des auteurs et des ouvrages cités permettent un maniement facile de l'ouvrage, filon abondant d'une mine profonde.

F. Bd.